

FRANÇOIS DESPINS

LA NOUVELLE
ÉGLISE LIBÉRATRICE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526177

Dépôt légal : avril 2026

À Alvaro

Avertissement

Désolé pour les sectes qui pourraient se reconnaître, mais la Nouvelle Église Libératrice n'existe pas. En revanche, d'autres, bien réelles, sont tapies dans l'ombre ou œuvrent en pleine lumière. Certaines sont même reconnues comme religion dans leur pays.

Il est essentiel de ne jamais fermer les yeux.¹

1 Après 40 ans de sévices, le gourou de la « Famille de Nazareth » (83 ans) a été mis en examen et placé en détention le 23/08/2023. Cette secte basée à Saint-Aubin (Essonne) depuis 1969 n'avait jamais été inquiétée auparavant. Un exemple parmi des milliers d'autres...

À quelques mètres de lui, une femme blonde se tient de dos. Elle est grande, svelte, d'une élégance soignée. Ses talons hauts accentuent cette impression. Elle se retourne lentement, dévoilant son visage en même temps qu'elle découvre celui de l'homme qui s'est subitement immobilisé. Ses grands yeux gris-bleu le dévorent tandis qu'un sourire se dessine sur ses lèvres. Elle ouvre la bouche, mais avant qu'elle n'ait eu le temps de prononcer la moindre parole, le mot qu'elle a attendu durant toutes ces années résonne enfin...

— Pardon.

1. L'abandon

« On sort de l'enfance comme d'un pays. »
Monique Corriveau

Le début d'une nouvelle existence peut s'apparenter à une naissance, à la mort ou même aux deux.

Mathias venait de quitter l'Algérie. Cette arrivée sur le sol français n'était pas anodine. Il laissait derrière lui des amis, des lieux aimés et des souvenirs en pagaille. Un nouvel avenir s'ouvrait devant lui, peuplé de mille interrogations. Il n'avait rien décidé.

D'abord son arrivée en Île-de-France à l'âge de dix ans, après un été passé à Saint-Vaast-la-Hougue où, avec sa famille, il avait été accueilli par Marthe, l'unique sœur de son père Jacques. Celui-ci avait trouvé là le moyen de s'accorder sur la répartition de l'héritage familial. Alors qu'ils étaient hébergés tous ensemble dans l'immense demeure de la rue du Maréchal Foch, les terres agricoles, héritage de la grand-mère, changeaient de propriétaire. Jacques voulait acheter en région parisienne afin de garantir à ses enfants une scolarité qui soit facilitée par la proximité des universités et des grandes écoles. « On ne sait jamais », disait-il. Seulement, pour cela, il fallait des liquidités. Il voulait une maison avec jardin, proche de la capitale, mais avec des forêts alentour. Il allait y parvenir en la dénichant dans le Val d'Yerres. En attendant ce nouveau déménagement, Mathias découvrait sa cousine Sylvie, tandis que de son côté, sa sœur Léna retrouvait ses deux cousins Rémi et Lucien. Par un « soi-disant » hasard, les âges correspondaient parfaitement. Donc, très naturellement, Mathias fit la connaissance d'une cousine qui aurait pu être sa jumelle, non seulement par le nombre d'années, mais par le caractère. Mathias se revoyait à la barre du dériveur quittant la grande jetée du port de Saint-Vaast, tandis que Sylvie bordait le foc en riant aux éclats. Il se remémorait les joyeuses soirées dans la ville à une époque où ils pouvaient aller et venir sans

rendre de comptes. Les rues étaient sûres, ils déambulaient sans crainte.

La grande fête foraine avait marqué la fin de juillet et le début du mois d'août. La rentrée scolaire était encore loin. Les vacances d'été s'épandaient sur presque trois mois, du sept juillet au vingt-sept septembre. Mathias avait entendu son père expliquer à sa sœur qu'ils allaient passer un an à Neauphle-le-Château dans la maison prêtée par le professeur Gérard Mandouse, le père d'un de ses camarades de sixième, vestige de sa vie d'avant. Sa sœur et lui seraient scolarisés à Versailles. Deux lycées différents, Hoche et La Bruyère, puisque la mixité n'était pas encore de rigueur. Mais pendant toutes les vacances scolaires et durant la période estivale, les enfants se retrouveraient dans la ferme de Pierre, le cousin de leurs parents. Tout était planifié et cela convenait parfaitement aux deux familles. Jacques et Marthe étaient ravis de ce brassage et s'amusaient des complicités naissantes. Ils étaient surtout ravis de voir leur progéniture renouer avec leurs origines normandes.

François et Françoise Leballeur, les enfants de Pierre, de véritables jumeaux, avaient pris en charge en deux groupes distincts leurs cousins. Françoise avait hérité de Léna, Rémi et Lucien, tandis que François s'occupait de Mathias et de Sylvie. Une grande ferme avec ses vaches, son taureau, ses chevaux, la rivière à proximité leur offrait un terrain de jeux sortant de l'ordinaire. Mathias avait surtout trouvé auprès de sa cousine une oreille bienveillante. Il lui avait raconté ses dix années passées de l'autre côté de la mer Méditerranée. Ce centre familial, propriété de la Sécurité sociale en pleine forêt juste après Ben-Aknoun, dans la grande banlieue d'Alger, où il avait grandi avec sa sœur et ses deux plus jeunes frères. Elle l'avait aidé à faire son deuil de cette époque révolue et, à son tour, elle lui avait confié plusieurs secrets. Cette complicité les avait rapprochés davantage. Au bout de cinq ans, Léna, Rémi et Lucien, qui avaient commencé des études supérieures, désertèrent la ferme. Mathias commença à voyager à travers l'Europe dans un premier temps, puis dans le monde entier. Sylvie, qui persistait à faire le pèlerinage en Normandie

dans l'espoir de revoir son cousin, en ressentit une profonde déception. Elle se rapprocha de François, qui était pourtant plus âgé. Élève brillant, il se dirigeait tranquillement vers la psychiatrie. Il s'intéressait également à une secte : la Nouvelle Église Libératrice (NEL). Avec Sylvie, ils se rendaient de plus en plus souvent à Caen où ils rencontraient des adeptes. Mathias se souvenait qu'à une occasion en région parisienne, Sylvie lui en avait parlé avec les yeux brillants. Il s'était moqué d'elle et l'avait mise en garde contre tout embrigadement. Elle l'avait très mal pris et ils ne s'étaient plus revus.

Quelques mois plus tard, il avait demandé de ses nouvelles à ses parents. Sa mère lui avait appris avec des sanglots dans la voix que sa fille avait intégré la fondation de la Nouvelle Église Libératrice en Floride et qu'elle avait coupé les ponts avec toute sa famille. Lors d'une discussion orageuse avec eux, elle avait brandi la menace en expliquant qu'ici, personne ne la comprenait, pas même ses frères. Que son cousin Mathias, dont elle chantait les louanges, s'était moqué de sa religion et que désormais elle n'avait plus rien à faire ici.

Mathias avait rangé dans un coin de sa tête cet épisode dont il n'était pas très fier. Il avait trahi sans vraiment s'en rendre compte la confiance de sa cousine. Elle l'avait accueilli, aidé psychologiquement à son arrivée en France. Elle avait tout partagé avec lui et, le jour où il aurait dû faire preuve d'un peu de compréhension, il l'avait humiliée en tournant en ridicule ses croyances. Il n'avait plus cherché à avoir de ses nouvelles et avait poursuivi son existence comme s'il ne s'était rien passé. Les années avaient défilé sans qu'il y fasse jamais référence. Il avait eu une vie plus ou moins chaotique sur le plan sentimental et plutôt linéaire côté professionnel. Désormais marié, père de deux grandes filles et depuis peu retraité, il avait continué à voyager à travers le monde avec sa famille pendant les vacances scolaires.

Il n'avait aucune raison de se méfier et ne vit pas arriver plusieurs événements qui allaient bientôt changer le cours de sa vie.

2. Les lettres

« Qu'allons-nous devenir ? Il faudrait que l'un de nous eût la force, soit pour aimer, soit pour guérir. »

Alfred de Musset

Mathias, agacé, regarda son portable pour la énième fois. Il relut le message qu'il avait envoyé vers neuf heures trente, le matin même.

« Elsa, je ne comprends plus. Pourquoi ne m'appelles-tu pas ? Je m'étais imaginé ces deux jours différemment. Je pensais que nous parlerions librement, via WhatsApp ou Signal. Es-tu toujours à Francfort, ou es-tu en route pour Munich ? Réponds-moi s'il te plaît. »

Il constata amèrement qu'aucun autre message ne figurait sur son écran. Certes, il s'en doutait un peu, puisqu'il n'avait cessé de le consulter dès dix heures, mais cela commençait à l'inquiéter. Depuis qu'il avait retrouvé Elsa, il n'y avait pas eu une seule journée sans échange. Que ce soit par SMS, audio, visuel, tout avait été utilisé, recréant une proximité enivrante dont il faisait les frais à présent. Son impuissance le rendait dubitatif.

Avait-il eu tort de se lancer dans cette quête improbable ? Certainement pas. Mathias était de ceux qui ne renonçaient jamais. Mais cette fois-ci, l'enjeu touchait à ce qu'il respectait au plus haut point, le souvenir sacralisé d'un merveilleux amour. Pour être plus précis, la petite musique harmonieuse des sentiments. Pourquoi la part de mystère et d'ombre est-elle toujours plus importante que la réalité ? Il se souvint du début d'une chanson de son très cher frère « Les nuits sont longues à s'écouler quand il y a l'ombre des regrets »... De cette ombre-là, il ne voulait pas.

Tout avait commencé huit mois auparavant. D'abord, ce texto de sa grande sœur Léna. « Il faut qu'on se voie. Je t'invite à venir manger à la maison. Si ça ne te dérange pas, ce

sera très simple. Thomas rencontre pas mal de difficultés avec son employeur en ce moment. »

Même si cette situation semblait très grave pour sa sœur, il ne comprenait pas vraiment la raison de leur repas en tête à tête.

Mathias habitait Paris. Le treizième arrondissement, et plus exactement au 6 rue Bobillot. Il avait acheté ce splendide appartement avant que le centre commercial Italie 2 ne soit construit juste en face. C'était vers la fin des années 70, années qu'il avait tant aimées pour cette sensation éphémère de liberté, jamais retrouvée depuis.

Quelque part, c'était une très bonne affaire en raison de l'envolée des prix de l'immobilier, mais d'un autre côté, cette vue sur le centre commercial enlevait toute poésie à l'endroit.

« On ne peut pas tout avoir » !

Immédiatement, il détesta cette réflexion. Eh bien oui, il voulait tout avoir. Ses pensées voltigèrent puis revinrent sur ce fameux rendez-vous en banlieue sud.

Ce mercredi trente septembre, il avait donc récupéré sa voiture dans son parking privé, rue de la Butte-aux-Cailles. Après avoir pesté contre le trafic avenue d'Italie, il s'était engagé trois kilomètres plus loin sur l'autoroute A6, en direction d'Étiolles où se trouvait la sublime maison de Léna.

Quarante minutes plus tard, il gara sa voiture devant la villa de sa sœur. Il sonna à la grille en lisant l'avertissement de Super-Sûr qui informait le visiteur que la maison était protégée par un système de surveillance. Mathias pensa aux villes voisines. Aurait-il choisi une protection semblable s'il était resté en Essonne ? Pour son appartement parisien, il n'avait pas encore opté pour un tel dispositif. Il n'eut pas le temps de trouver la réponse, car la porte s'ouvrit, et Léna lui souhaita la bienvenue en l'embrassant affectueusement.

Léna était la version moderne de leur mère. Non pas qu'elle lui ressemble trait pour trait, mais comme Pascale, elle ne faisait pas son âge. Comme sa maman, elle était toujours élégante sans pour autant porter des vêtements luxueux. Comme elle, son énergie était débordante grâce à un physique bien entretenu par le sport en ce qui concernait Léna.

Des cheveux courts, une bouche fine, des yeux marron avec une lueur malicieuse, et une taille moyenne qui correspondait bien aux femmes du sud de l'Italie dont la branche maternelle était issue.

— Mathias, je suis vraiment contente que tu aies pu venir. Je suppose que tu n'as pas eu trop de mal pour une première fois ? C'est direct avec l'autoroute. Finalement, on s'est rapprochés de toi.

Elle rit, satisfaite de sa phrase.

— Rapprochés, c'est vite dit. Trente-neuf kilomètres. J'ai mis pratiquement une heure par l'autoroute et il n'y avait personne. Je n'ose imaginer le matin ou le soir avec tous ces travailleurs qui vont puis reviennent de Paris. En plus, ici, vous n'êtes même pas desservis par les transports en commun.

— Oh, Mathias, s'il te plaît, tu ne vas pas tout critiquer ?

— Non, non, excuse-moi. Changeons de sujet si tu veux bien. Ta maison est vraiment surprenante et ce silence, impressionnant. En plus, le jardin est une splendeur. J'espère qu'on va manger dehors ?

— Oui, c'est prévu. Je savais que ça te ferait plaisir. Tu auras droit à un repas léger, mais tu étais prévenu. Pas question que je me lance dans des recettes compliquées. Voilà, c'est ici. Donne-moi ta veste.

— Non. Je te remercie, mais je vais la garder avec moi. Mon portable est dans une des poches. On ne sait jamais.

Intérieurement, Mathias se dit que ce ne serait pas évident de consulter son portable, mais il préférerait le garder à portée de main.

Après un repas très simple, Léna proposa une corbeille de fruits et l'on parvint le plus tranquillement du monde au café.

C'était le moment que Léna avait choisi pour aborder le sujet du rendez-vous. Mathias la regarda attentivement. Elle semblait embarrassée. Elle se leva, débarrassa la table en utilisant un plateau prévu à cet effet sur la desserte, puis se dirigea vers la maison en parlant toute seule à voix basse.

Mathias ne fumait plus depuis la naissance de sa première fille, Ambre. Et même si cela faisait près de vingt-trois ans, il sentit cette envie addictive. Sans doute que cet excellent

Morgon y était pour quelque chose, mais probablement que les raisons de ce rendez-vous n'y étaient pas étrangères.

Léna réapparut, et gagna la table rapidement. Elle resta debout, déposa cinq ou six enveloppes devant Mathias et lui dit :

— Voilà, c'est pour toi. Ce sont des courriers d'Elsa, ton ex-compagne, adressés aux parents. Papa m'en avait touché un mot. À leur mort en 2006, lorsque j'ai rangé les papiers avant la vente de la maison, je les ai déposés chez moi et je me suis dit que je devais te les remettre.

Mathias resta abasourdi. Il se leva en essayant de cacher sa gêne, et prit les enveloppes. Puis, il les glissa subrepticement dans sa veste. Ils échangèrent encore quelques banalités. Ils évoquèrent les enfants qui étaient maintenant des adultes, leur devenir. Sans prévenir, un froid s'était glissé insidieusement entre eux. Mathias prit congé en embrassant sa grande sœur.

Sur le chemin du retour, il tournait sans cesse la tête pour regarder les enveloppes qu'il avait posées sur le siège à côté de lui. Il était tellement pressé de les ouvrir que le trajet lui parut interminable. Arrivé dans le quartier de la place d'Italie, il mit quelques minutes avant de pénétrer dans le parking privé situé en sous-sol d'un ancien garage. D'un geste de la main droite, il récupéra son butin et regagna son domicile à pas rapides. La porte de l'appartement franchie, sa veste atterrit sur le portemanteau de l'entrée. Il fit le vide sur la table devant lui, s'assit et déposa les enveloppes. Après avoir pris une grande inspiration, il ouvrit la première.